

“The Regime”, sur Prime Video : Kate Winslet en roue libre dans une satire politique déconcertante

Prime Video

La cheffe autoritaire d'un pays fictif d'Europe centrale s'amourache de son garde du corps. Et précipite l'effondrement du pays... Une série ambiguë, entre rire et malaise, qui se dilue sur la longueur.

TT Bien



Kate Winslet dans la série « The Regime », une sorte de croisement entre Trump et Thatcher.

Par **Pierre Langlais** – [Publié le 4 mars 2024](#)

On ne peut pas reprocher à *The Regime*, très attendue minisérie de HBO, de n'avoir rien à dire. Cette tragicomédie, imaginée par le Britannique Will Tracy, scénariste de [Succession](#) et plume de l'humoriste politique John Oliver, déborde de commentaires plus ou moins ironiques et de critiques sur l'état du monde et de nos démocraties. Elle met en scène Elena Vernham (Kate Winslet), chancelière d'un pays fictif d'Europe centrale, cheffe autoritaire qui vit recluse dans son palais, totalement déconnectée de la réalité et choyée par sa garde rapprochée. Une autocrate paranoïaque et hypocondriaque, aussi incompétente que toute-puissante, qui va s'enticher de son nouveau garde du corps, Herbert Zubak (Matthias Schoenaerts), un soldat accusé de meurtre de masse surnommé « le Boucher ». Leur relation passionnelle va précipiter l'effondrement du pays...

Faut-il rire ou trembler devant cet objet sériel déconcertant, qui rappelle tour à tour [Veep](#), Molière, [The Handmaid's Tale](#) et le cinéma d'Emir Kusturica ? On ne sait jamais sur quel pied danser en regardant les six épisodes de *The Regime*, riche en changements de registre. On passe ainsi d'une scène grotesque où, lors d'une cérémonie officielle, la chancelière chante (faux) *If You Leave Me Now*, de Chicago, en se dandinant, à une crise de violence explosive de

Zubak, dévoré par des troubles post-traumatiques. La réalisation de Stephen Frears et Jessica Hobbs (*The Crown*) entretient cette incertitude, ample mais étouffante, majestueuse mais vacillante. L'instabilité de la caméra, inclinée pour décadrer des plans a priori académiques, ne suffit pas à se défaire d'une impression de déjà-vu esthétique. On navigue, mal à l'aise, entre cauchemar fiévreux et lendemain de cuite, amusé face aux gags les plus clownesques, parfois quand les blagues tombent à plat, et oppressé par la violence du monde mis en scène. La satire, parfois cinglante, s'en trouve trop souvent diluée.

Un numéro d'actrice un peu forcé

Kate Winslet, bouche tordue, regard sot et gesticulations d'enfant gâtée, incarne un monstre, sorte de croisement entre Trump et Thatcher, aussi ambigu que la série. Son numéro d'actrice, un peu forcé, amuse parfois, agace tout autant, décontenance, quoi qu'il en soit. Autour d'elle, une galerie de personnages masculins gris, effacés – à commencer par Guillaume Gallienne, très bien en cocu magnifique –, peinent à exister. C'est le principal problème de *The Regime* : à force de chercher l'instabilité dramatique, d'enchaîner les sketches au ton changeant et de charger son sous-texte, elle oublie de donner chair à ses protagonistes. Elena est pathétique, écrasée par l'ombre de son père, ancien dictateur dont le corps, embaumé comme celui de Lénine, se décompose à vue d'œil. Mais les mimiques de Winslet laissent difficilement passer l'émotion. Et malgré l'intensité de Schoenaerts, les crises de Zubak terrifient plus qu'elles ne touchent. Seule la frêle majordome du palais, à laquelle Andrea Riseborough confère une fragilité saisissante, apporte un peu d'humanité à la série.

Reste le propos politique. *The Regime* satirise une rhétorique nationaliste tristement intemporelle – glorification de la terre nourricière, des gens simples, mythes fondateurs... – construite autour du culte d'un chef fort, paternaliste (maternaliste, en l'occurrence) qui s'adresse à ses sujets en les appelant « *mes amours* », façon Hanouna. Il est aussi question de fake news, de remise en cause de la médecine moderne, d'isolationnisme, d'invasion d'un pays voisin, de sanctions internationales... autant de thématiques qui rappellent furieusement l'actualité. La série semble vouloir raconter ce monde devenu fou en brossant le portrait d'une forme d'idiocratie. Elle a le mérite de déstabiliser, mais le chaos qu'elle dénonce déteint sur elle. Et sans émotions ni personnage auquel vraiment s'attacher, on se désintéresse peu à peu de son cirque tragicomique, restant à distance, indifférent à une conclusion qui se veut édifiante.

